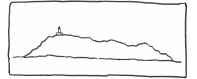


L'île des anamorphoses

version de Pierre André

J'ai souvent pris mes souvenirs pour des faits réels. Il ne fait par exemple aucun doute pour moi qu'à l'âge de six ans, sur une île toscane, j'ai passé une dizaine de minutes à essayer d'attraper des lézards avec une fille prénommée Paola. Ma mémoire est très claire sur cet événement. Une falaise nous faisait face, enserrée dans un vaste réseau de plantes grimpantes – comme si cette falaise avait enfilé une robe verte aux mailles un peu lâches –, et nous poussions des exclamations déçues à chaque fois que l'un des reptiles nous filait entre les doigts. Derrière nous, la lumière matinale se réverbérait en milliers de copeaux qui scintillaient sur la mer. Paola me parlait. Je n'entendais qu'un chant. Elle déplaçait chaque mot à la manière d'un origami. Malgré ma méconnaissance de l'italien, ses gestes et ses intonations formaient une chaîne de sens irréfutable. Elle avait son idée sur la stratégie à adopter (déjà très jeune, j'ai compris qu'il était inutile de m'opposer aux filles comme Paola). Il fallait que je chasse les proies dans sa direction, ensuite il lui suffirait de les cueillir. Étourdi par la musicalité de sa langue, par son aplomb et ses taches de rousseur, j'approuvais en silence. Mais je faisais tout de travers. Elle riait de mes maladresses. Et la situation empirait parce que son rire me bouleversait. Je ne sais plus si nous sommes parvenus à capturer un de ces lézards. Plus je tente de repousser les limites de mon souvenir, plus il devient flou et insaisissable.

La version de mon père est différente : nous sommes passés à plusieurs reprises devant cette falaise, mais jamais nous ne nous y sommes arrêtés. Tout juste levions-nous la tête pour prendre la mesure de sa hauteur remarquable, puis nous poursuivions la promenade qui serpentait le long de la mer. Aucune halte, insiste-t-il. Encore moins de petite italienne prénommée Paola. Je proteste. Je me sens obligé de lui rappeler d'autres épisodes où sa mémoire lui a fait défaut. Je souligne qu'il ne rajeunit pas. Il élude et revient sur une autre scène, toujours identique, à peu près à la même époque. Nous étions au zoo lorsque j'ai prétendument fait une crise. Je ne voulais plus partir. Je pleurais bruyamment, les bras tendus en direction d'un tigre. Je réclamais qu'on le ramène à la maison (je promettais de bien m'occuper de lui). Je ne me souviens pas de la première fois où mon père m'a rappelé cet épisode, mais à force de répétition, de



préférence lorsqu'il y avait des invités à dîner, mon esprit a fini par donner à cette scène la couleur et le grain d'un vrai souvenir.

De la même manière, je redoute d'avoir inventé cette rencontre avec Paola, puis d'avoir consolidé cette hallucination, à chaque fois que j'y ai repensé.

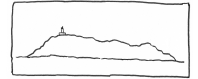
Je comprends, me dit Dragan en caressant la tresse au bout de son menton. Il me reçoit une fois par semaine sur son toit. Longs cheveux filasses, maigre quoique ventru, il ne porte jamais davantage qu'un short de bain douteux, moutarde ou plus rarement vermeil. À mon arrivée, il me cède son transat et nous sert à boire – pour lui une infusion parfois agrémentée d'une larme de whisky, pour moi un pastis –, il s'assied en lotus sur un coussin de méditation, remet un peu de crème solaire sur ses pommettes et la séance commence.

Si ce souvenir te plaît, dit-il, qu'il soit vrai ou faux, finalement, en quoi est-ce un problème ?

J'admets qu'il marque un point.

Ce jour-là je sors de chez lui avec l'envie de marcher pour approfondir la réflexion. Le soleil est encore haut et aveuglant. Sur la place du village, je me dirige vers un café quand, juste avant de m'asseoir, j'oblique et emprunte un chemin rocailleux qui monte, se perd dans les herbes sèches et s'estompe dans les collines. Le problème, je pense, ce n'est pas tant le souvenir que la place symbolique qu'il occupe. Il y a cinq ans, lorsque j'ai cherché un lieu pour donner un nouveau départ à ma vie, c'est lui qui m'a ramené sur cette île. Certes, ce n'est pas seulement ce souvenir – il m'a toujours semblé que la topologie insulaire était, dans sa manière d'être à la fois close sur elle-même et ouverte sur la mer dans toutes les directions, celle qui se prêtait le mieux à l'acte d'écriture – mais sans ce souvenir, j'aurais vraisemblablement choisi de m'installer sur une autre île. Sans lui, lorsque peu après mon arrivée j'ai rencontré une femme prénommée Paola dans un bar du vieux port, je ne me serais sans doute pas empressé de l'épouser.

J'ai suivi la course du soleil et me suis laissé descendre vers la mer. Sans y prêter attention, mes pas m'ont mené au pied de la falaise. J'ai toujours le cœur qui se serre quand j'observe qu'un lieu n'a pas changé depuis des dizaines d'années, alors que j'ai l'impression d'être mort et revenu à la vie plusieurs fois, exactement le même et intimement différent. Je pose mes mains à plat sur la roche. J'apprécie sa rugosité. Je ressens la chaleur emmagasinée durant la journée et je ferme les yeux. J'essaie de me



remémorer le moment où j'ai commencé à remodeler ce souvenir. La seule chose dont je suis certain, c'est d'un visage avec des tâches de rousseur. Elle se promenait avec ses parents. J'ai entendu sa voix et j'ai aussitôt eu l'envie de la connaître. Du reste, je ne suis plus sûr de rien.

La semaine suivante, Dragan m'entretient du rôle bénéfique et omniprésent de l'imagination dans l'esprit humain. Elle participerait bien plus qu'on ne le pense à ce qu'on appelle la réalité. Notre vision du monde en serait largement issue. Notre cerveau s'en servirait tout le temps, il transformerait les informations qu'il reçoit en histoire, et quand ces informations seraient ambiguës, il inventerait, il colmaterait, il réassemblerait les éléments en un tout plus ou moins cohérent. Dragan est de bonne humeur mais ça se voit, ces dernier temps, il file un mauvais coton. Il néglige sa tresse sur le menton (lui qui d'habitude lui prodigue des soins d'horticulteur japonais), il oublie le yoga, laisse le whisky prendre le pas sur les infusions.

À chaque fois que nous invoquons un souvenir, ajoute-t-il, nous le modifions par l'imagination. On peut dès lors accepter l'idée que tous les souvenirs sont en partie faux. Il vide son verre d'un trait, expire de manière sonore puis sourit, satisfait de son commentaire. Il ouvre une nouvelle bouteille de Jameson et s'en sert généreusement un verre.

Nous discutons de choses et d'autres, de mon père, des poètes que j'apprécie, de littérature anglo-saxonne, quand soudain il me demande si je poursuis l'écriture de la nouvelle dont je lui avais parlé la semaine précédente.

Non, dis-je, j'ai abandonné.

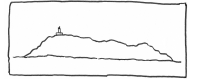
Il me jette un regard outré, comme si la vie de certaines personnes en dépendait et que je les avais éhontément laissées tomber.

C'est grave, dit-il, il faut continuer.

Puis, avec sa manière douceâtre et insidieuse de revenir à la thérapie, il me dit :

Cette tendance à créer de faux souvenirs, penses-tu qu'elle soit liée à ton activité d'écriture ?

Je dois bien l'avouer. J'ai toujours le fantasme d'améliorer le réel. J'apprécie le romanesque quand il se présente, mais quand celui-ci fait défaut – ce qui est tout de même arrivé une ou deux fois dans ma vie – je pose un calque sur la réalité, j'essaie de tracer, disons, une scène plus réussie.



Réel... réalité... attention, dit-il. Il me rappelle la distinction lacanienne entre les deux, qu'il se souvient avoir entendue dans un cours de Roland Barthes (Dragan peut être pédant quand il veut). La réalité, dit-il en un ton solennel, c'est ce qui se voit comme une évidence, donc un leurre. Le réel, c'est ce qui ne se voit pas mais se démontre. En d'autres termes, la réalité est une représentation de l'esprit, une construction qui ne cesse de combler les vides, de tronquer les images, en un mot, de nous tromper, alors que le réel serait ce qu'il y a derrière les apparences.

Il recharge nos verres, boit une gorgée qu'il apprécie longuement.

Il me regarde et dit : Ce goût est-il réel ?

Peu après, alors que nous débattons, je lui demande : Si plusieurs personnes conviennent de l'existence de quelque chose qui n'existe pas, peut-on encore affirmer que cette chose n'existe pas ?

Ah ah, dit-il en se levant avec une joie enfantine, il faudrait parler des conditions pour qu'une chose puisse prétendre au statut de réalité. Il y a le *consensus* – que tu viens d'évoquer – mais aussi la *permanence* de la proposition, la *régularité*, la *netteté*, la *fréquence*, le *sérieux*, etc. – et il s'emballe, manifestement ivre : Mais alors, on ne peut pas ne pas aborder aussi l'aspect *performatif* du langage, *quand dire c'est faire*, les prédictions auto-réalisantes, les boucles de rétroactions, les travaux de Milton Erickson, ceux de l'école de Palo Alto... Il est tout rouge et doit reprendre son souffle.

Je ne t'en demande pas tant, dis-je. Mais j'aimerais que tu répondes à une dernière question.

Un voile de suspicion passe dans son regard. Il acquiesce.

Peux-tu m'expliquer comment il est possible qu'il existe sur cette île une femme qui s'appelle Paola et qui a conçu exactement la forme en creux de mon faux souvenir, qui est persuadée d'avoir joué dans son enfance à attraper des lézards avec un garçon prénommé José Luis, et qui toute sa vie a été obsédée par l'idée de le retrouver, puis de l'épouser.

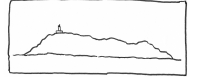
Et pourtant, comme moi, Paola est certaine d'avoir inventé ce souvenir.

Le visage de Dragan s'assombrit.

D'un point de vue mathématique, la probabilité que ce soit possible tend vers zéro. À moins que.

À moins que ?

Il baisse les yeux et murmure : À moins qu'on ne se trouve dans une histoire.



Soudain, je le vois perdre l'équilibre. Il renverse la bouteille qui tombe au ralenti et se brise. Il s'effondre en deux temps, sur les genoux puis sur le flanc. Un filet de sang coule dans son cou. Je prends sa tête délicatement entre mes mains. Je dis : Ne t'inquiète pas, les histoires peuvent essayer de nous faire croire qu'elles se referment sur elles-mêmes, elles ne sont jamais terminées, elles sèment leurs idées par delà les mers, dans toutes les directions, elles creusent des tunnels, jettent des ponts invisibles par où les personnages peuvent toujours s'échapper vers d'autres histoires, parfois ils deviennent méconnaissables, mais toi, je t'ai reconnu, comme un acteur qu'on voit réapparaître d'un film à l'autre, tu reviens toujours, tantôt tu ressembles à mon père, tantôt à un ancien professeur, tantôt à mon meilleur ami, et c'est beau, tu essaies toujours de me sauver. Et je caresse ses longs cheveux qui se détachent, et je sais que c'est idiot mais ça m'émeut aux larmes, et je répète plusieurs fois, on se reverra, je te jure, ce n'est pas fini.